

J'étais bien étonné de l'entendre.

—C'est Louise qui fait tout ça, dit-il au bout d'un instant. Je la connais!... je la connais!...

—Comment, Louise? une jeune fille naïve, sans connaissance du monde.

—Sans connaissance du monde! fit-il en levant les épaules, c'est la plus fine mouche du pays.

—Louise?...

—Oui, Louise! Depuis mon enfance je la connais; elle me faisait punir, elle m'attirait tous les désagréments, et vous ne voyiez rien; c'est moi qu'on punissait; et c'est elle qui faisait les mauvais coups, avec son air de sainte nitouche.

—Allons... allons... vous n'avez jamais fait de mauvais coup ni l'un ni l'autre, lui dis-je en riant.

—Vous ne la connaissez pas, s'écria-t-il; elle nous mènait tous par le bout du nez, vous, moi, mon père, le sien, tout le village, avec le garde général; elle est remplie de malice; elle connaît mieux les affaires de l'oncle que lui.

—Et toi qui me disais qu'elle n'avait rien appris au couvent, qu'à chanter!...

Il eut l'air de ne pas m'entendre, et se levant:

—Oui, c'est la vérité, fit-il, ce garde général suit les conseils de l'oncle; il veut nous ruiner, pour faire plaisir au vieux bandit et épouser sa fille.... mais ça tournera mal, ça tournera mal... gare!...

Puis, entendant sonner neuf heures, il me serra la main, souhaita le bonsoir à tout le monde et sortit.

Je regardai ma femme, effrayé de ce que nous venions d'entendre.

—Que pense-tu de tout cela? lui dis-je. Sais-tu que la haine de ces gens devient tous les jours plus terrible. j

—Oui, fit-elle, mais ça les regarde! Ne nous mêlons pas de leurs affaires!

Je descendis tirer le verrou, ensuite nous allâmes nous coucher.

### XIII.

L'hiver arriva bientôt après, le temps des grandes neiges, où toute les travailleurs des bois rentrent au village et se reposent de leur fatigue. Alors les exploitations des coupes sont suspendues. Les plus pauvres gens seules vont encore par petites bandes à la forêt ramasser le bois mort; quelques-uns portent des balais à la ville, d'autres font des sabots ou tressent des paniers: il leur faut du bois, toujours du bois! Le garde les attend au retour sur la route, il visite leurs fagots et s'assure qu'on n'y trouve pas de brins vert, puis il les laisse passer. Malgré cela, les procès-verbeaux sont rares, ces pauvres gardes ne sont pas fâchés non plus de se tenir au chaud dans leurs maisonnettes isolées, et de fumer leur pipe au coin de lâtre; ce n'est que sur le coup de feu d'un braconnier à l'affût qu'ils se lèvent, regardent et prennent la direction, pendant que le coup retentit encore d'échos en échos; alors quelquefois ils se mettent en route dans les neiges et font le tour du finage; les traces du délinquant le suivent jusqu'à sa maison. On entre chez lui, mais le plus souvent son gibier a disparu, il est chez un voisin, ou bien enterré derrière quelque broussaille, en attendant qu'on puisse aller le

chercher, pour le porter en ville.

Ce métier de braconnier est bien dangereux; tôt ou tard les malheureux vont passer cinq ou six mois en prison, et ne retrouvent, en rentrant à la cabane, que la misère profonde, la femme et les enfants presque morts de faim.

Décembre et janvier se passèrent ainsi dans le repos ordinaire, tantôt du vent, tantôt de la neige, du givre, de grandes pluies froides, du verglas.

M. le garde général, sévère comme les jeunes gens qui ne connaissent que leurs livres, leurs calculs, leurs règlements, sans prendre en considération les misères humaines, ne se relâchait pas envers ses gardes, il lui fallait un rapport toutes les semaines.

Il faisait aussi toujours de la musique, allait voir M. Jean et chantait avec Louise; M. Jacques, de sa maison en face, voyait tout cela.

Un jour qu'il tombait du grésil en masse, me trouvant à la mairie, où la sage-femme Simone et le bûcheron Nicolat Cerf, de l'annexe du Grand-Soldat, venaient de présenter un enfant du sexe masculin à l'inscription aux actes de naissance, sur le registre de l'état civil, comme ces gens sortaient, M. le maire entra pour signer l'acte et s'assit auprès de moi, sa grosse tabatière en carton noir sur la table.

Je mettais mes actes au net, le feu pétillait dans le fourneau quand tout à coup M. Jacques se réveillant me demanda:

—Georges va toujours vous voir, monsieur Florence?

—Quelquefois, monsieur le maire; il vient le soir, nous cause de choses et d'autres.

—De quoi causez-vous?

—Mon Dieu, de tout; de coupes, de procès verbaux, du chômage; il faut bien passer la soirée...

—Vous devriez bien engager Georges à s'en aller d'ici, dit-il. Ce n'est pas une existence pour un jeune homme instruit, riche, de bonne famille, de se promener en blouse, une toise sous le bras, de mesurer des bûches, de compter des planches et de se laisser vexer par un mendiant qui n'a pas de quoi s'acheter un habit neuf, et qui vous cherche les plus mauvaises chicanes pour avoir de l'avancement. Non, ça ne peut pas durer, il faut que Georges parte ou cela finira mal.

Je l'écoutais, surpris d'un pareil changement, car il m'avait dit cinquante fois qu'on n'est bien que chez soi, que son fils lui succéderait, qu'il serait son propre maître, qu'il mènerait ses propres affaires, qu'il surveillerait son propre bien, et que c'était le plus beau sort d'avoir à donner des ordres au lieu d'en recevoir.

Je ne disais rien, et lui, devinant ce que je pensais, continua:

—Dans le temps, sous M. Botte et toutes les autres gardes généraux, qui faisaient le soir leur partie de piquet avec les adjudicataires, en prenant une ou deux chopines de vin blanc, cela pouvait encore aller; mais aujourd'hui ces nouveaux employés ne pensent qu'à se distinguer; et plus ils font de procès-verbeaux, plus ils se distinguent. C'est la nouvelle administration de Louis-Philippe: il faut tondre sur un œuf, ou vous n'êtes pas capable! A Sarrebourg, ils appellent ça l'esprit moderne, l'esprit du progrès, le positif. Ils veulent tous être positifs. A force d'être positifs, ils s'attirent tout le monde sur le dos, les paysans, les marchands, les ouvriers,